

Interstices plus qu'humains : la féralité des infrastructures

La communication propose une analyse théorique et critique des interstices plus qu'humains, par une approche philosophique soucieuse des matières organiques et inorganiques agençant les milieux urbains. En mettant en lumière la multiplicité des formes vivantes (végétales, animales, microbiennes) dans les villes, l'enjeu est de déployer une *attention* aux lieux où les infrastructures créent des dynamiques férales et de développer, par une épistémologie symbiotique de l'urbain, des passages entre sciences naturelles et humaines.

Si l'interstice appelle le pluriel[15], les interstices urbains plus qu'humains, compris comme entre-plusieurs-vivants, mettent en scène des coexistences liminaires au cœur des villes. Ils sont des lieux d'enchevêtrements interspécifiques et de formes singulières d'associations vivantes[11] qui tendent à échapper aux regards[5]. Se décentrer des intentions humaines permet alors à la pensée urbaniste de s'ouvrir à une multitude de possibilités autres qu'humaines, foisonnantes et polyvocales[8]. Les interstices plus qu'humains ne sont donc pas des espaces creux, mais des espaces denses. Relationnels et intensifs, ils sont le lieu de symbiopoïèses[10] : ils inaugurent une fabrique plus qu'humaine de la ville, une transformation des paysages urbains par les êtres vivants[4]. Ils invitent à repenser les répartitions d'intensités, les vitesses, les angles et les échelles, au sein d'une cartographie urbaine élaborée depuis les vivants[7].

Opposés à la logique de l'un et à la politique de l'identitaire, à la valorisation du déterminé, du remarquable et du complet, ces interstices esquissent des devenirs non-intentionnels, qui déjouent les projets architecturaux[16] et qui débordent des catégories du domestique et du sauvage. Dans ce cadre, la notion de féralité semble pouvoir éclairer leur statut. Le féral désigne ici une situation dans laquelle une entité, élevée et transformée par un projet d'infrastructure, poursuit une trajectoire au-delà du contrôle humain[19]. Ainsi, les interstices plus qu'humains reposent sur des dynamiques de féralité, les êtres vivants générant des effets non planifiés et déjouant les formes d'institutionnalisation. Multiples et anomales, ces entités férales instaurent des phénomènes de bordure et de seuil au sein du tissu urbain, de l'ordre du précaire, de l'instable et de l'incertain[7].

Le motif des ruines ouvre des pistes saisissantes[3]. À la fois plus ou moins abandonnées par les projets humains et investies, parfois massivement, par des coexistences autres qu'humaines, les ruines sont des lieux de détournement et de contamination[18]. Elles accueillent des existences enchevêtrées transformatrices[17] : par des écarts inattendus, elles mettent en tension la configuration contrôlée des éléments architecturaux et des dynamiques établies. Les ruines apparaissent donc comme des interstices féraux qui mettent en scène de manière tangible les devenirs plus qu'humains des infrastructures. Dans une perspective de savoirs situés[9], elles attestent de la précarité des existences et des plans perpétuellement contrecarrés, et inaugurent des histoires interstitielles ordinaires, décentrées et vivantes[12].

Références

- [1] Jean-Christophe Bailly. *Le versant animal*. Bayard Culture, 2018.
- [2] Andrea Mubi Brighenti. *Urban Interstices : The Aesthetics and the Politics of the In-between*. Routledge, 2016.
- [3] Jackson Brinckerhoff. *De la nécessité des ruines et autres sujets*. Picard Diffuses, Paris, 2005.
- [4] Gilles Clément. *Manifeste du Tiers paysage*. Editions du Commun, 2020.
- [5] Alain Damasio. *Les Furtifs*. La Volte, 2019.
- [6] Roberto D’Arienzo and Chris Younès. *Synergies urbaines : Pour un métabolisme collectif des villes*. MétisPresses, Genève, 2018.
- [7] Gilles Deleuze and Félix Guattari. *Capitalisme et Schizophrénie : Tome 2, Mille plateaux*. Editions de Minuit, Paris, 1980.
- [8] Vinciane Despret. *Habiter en oiseau*. Éditions Actes Sud, 2019.
- [9] Donna Haraway. Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3) :575, 1988.
- [10] Donna Haraway. *Staying with the Trouble : Making Kin in the Chthulucene*. Duke University Press Books, 2016.
- [11] Pierre Kropotkine. *L’Entraide : Un facteur de l’évolution*. Ecosociété, Montréal, 2005.
- [12] Ursula Le Guin. The Carrier bag theory of fiction. In *Dancing at the Edge of the World*, pages 167–168. Grove Press, New York, 1987.
- [13] Henri Lefebvre. *Critique de la vie quotidienne. Introduction, tome 1*. L’Arche, 1997.
- [14] Lynn Margulis and Dorion Sagan. *What is Life ?* University of California Press, Berkeley, 2000.
- [15] Philippe Pignarre and Isabelle Stengers. *La sorcellerie capitaliste*. La Découverte, 2013.
- [16] Jeremy Till. *Architecture Depends*. MIT Press, 2013.
- [17] Anna Lowenhaupt Tsing. *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. Les empêcheurs de tourner en rond. La Découverte, Paris, 2017.
- [18] Anna Lowenhaupt Tsing, Nils Bubandt, Elaine Gan, and Heather Anne Swanson. *Arts of Living on a Damaged Planet : Ghosts and Monsters of the Anthropocene*. University of Minnesota Press, Minneapolis, 2017.
- [19] Anna Lowenhaupt Tsing, Jennifer Deger, and Alder Keleman. *Feral Atlas : The More-Than-Human Anthropocene*. Ouvrage multimédia. Standford University Press, 2019.